FRANÇOISE GIROUD : René Pleven (49 ans) s'est fait (brusquement) des cheveux blancs en dirigeant la firme France

M. RENE PLEVEN, président du Conseil depuis sept mois, a été cette semaine la vedette des « Actualités françaises ».

Dans tous les cinémas on a souri, on a ri lorsqu'on l'a entendu prononcer quelques phrases en anglais avec l'accent qui fit le triomphe de Maurice Chevalier en Amérique. Et on a été un peu trop prompt à se moquer : René Pleven est probablement le seul homme d'Etat français qui connaisse l'anglais dans ses moindres nuances... sinon dans ses intonations.

On s'est dit : « Tiens, comme il est grand ! » On a remarqué qu'il était habillé avec une rigueur assez britannique, et les femmes ont demandé à leur mari :

— Qu'est-ce qu'il a été faire en Amérique, Pleven ?

Vous connaissez la formule selon laquelle les voyages des hommes politiques « resserrent les liens qui unissent et bla bla bla et bla bla bla ». Pour une fois, elle avait un sens. Ces liens qui n'étaient plus, dit-on, que de vieux élastiques, M. Pleven en a refait de bons lacets.

Quelle que soit la couleur d'un Français, il ne peut pas lui être agréable de penser qu'on le représente de l'autre côté de l'Atlantique comme l'habitant sans courage et sans vitalité d'un pays en désordre, tout juste bon à produire des robes et des parfums trop chers.

René Pleven a été expliquer personnellement au président Truman que la vérité était un peu différente.

Comme tout homme politique, le président du Conseil a des amis et des ennemis. Ils s'accordent pour considérer qu'il a réussi dans sa mission.

C'est peut-être parce qu'il n'est pas un beau parleur, mais un homme d'affaires réaliste et précis.

Ce n'est pas un camelot, c'est un industriel. Ce n'est pas un homme dont on a envie de clouer la photo sur son mur en criant : « Vive Pleven ! » Mais on lui confierait, volontiers ses soucis et son portefeuille. Ce n'est pas un dompteur de foules, c'est un personnage sérieux et calme que l'on appellerait facilement « Monsieur l'administrateur-délégué ».

Il a le teint de l'homme que ne ravage aucune passion

Il a 1 m. 85, une bonne polygnée de main énergique, un teint d'homme bien portant que ne ravage aucune passion, un œil brun qui rirait derrière ses lunettes s'il y avait de quoi, et l'allure générale rassurante de ces habitants du XVIe arrondissement dont la carte d'identité mentionne : « Profession : directeur de société ».

Sans la guerre, il serait probablement aujourd'hui un Français anonyme de quarante-neuf ans, bon mari, bon père, bon fils, bon contribuable, passionné par les élections, il serait encore l'excellent directeur général pour l'Europe d'une compagnie américaine de câbles téléphoniques ; il prendrait l'avion trois fois par semaine pour courir de Londres à Berlin et de Rome à Bruxelles ; il passerait ses *week-end* à la chasse ou à la pêche, de préférence dans sa Bretagne natale ; il se ferait battre au golf par ses amis anglais et il les battrait au croquet ; il trait le dimanche à la messe avec ses six petits-enfants et il aurait encore les cheveux noirs.

Mais il y a eu la guerre...

Le 18 juin 1940, René Pleven, chef adjoint de la mission française aux Etats-Unis dirigée par son ami Jean Monnet (l'homme du plan), arrive à Bordeaux.

Dans les rues encombrées de réfugiés, une voiture circule avec peine, une voiture conduite par une femme accompagnée de deux petites filles. Au bord d'un trottoir, la voiture ralentit pour ne pas le bousculer. Il se retourne... et reconnaît sa femme au volant. Miraculeusement réunis, Anne et René Pleven hésitent vingt-quatre heures, et s'envolent le lendemain pour Londres avec Jean Monnet.

Dans le petit groupe des Français qui se retrouvent là-bas, l'indécision règne. Raillement à de Gaulle ? Oui pas ? Pleven décide de mettre ses compétences d'industriel rompu aux méthodes modernes d'organisation au service de de Gaulle.

Quelques semaines après, il part avec celui qui deviendra le général Leclerc en Afrique noire. Mission : convaincre le gouverneur Eboué de rallier le Tchad à la France libre. Mission réussie. Les autres territoires d'A.E.F. suivent, la fameuse colonne Leclerc se constitue. Leclerc fait des soldats, Pleven assure leur ravitaillement, construit des routes, des aérodromes. Le jour fait de leurs hommes était solide et à la mort de Leclerc, René Pleven fut nommé tuteur des enfants du général.

Pendant toute la durée de la guerre, il est pour de Gaulle, qui en fit son ministre des Colonies dans le gouvernement d'Alger, une administration totale.

Et après la Libération, en novembre 1944, c'est de Gaulle qui le confia le ministère des Finances. L'impôt de solidarité, ça ne vous rappelle rien ?

Maintenant... eh bien, maintenant le général et le ministre n'ont plus en commun que leur haute taille, quelques souvenirs et la Croix de Compagnon de la Libération.

Sa mère écrit des chansons à succès

Comme il était ministre sans être parlementaire, il se présenta aux élections dans les Côtes-du-Nord, où il a fondé un hebdomadaire : *Le Petit Bleu*.

Tout homme qui a été ministre désire le redevenir, même lorsque cet homme peut, comme René Pleven, retrouver dans la grande industrie une situation à la fois plus lucrative et plus stable. Mêmes lorsqu'il n'a pas véritablement, comme René Pleven, le goût du pouvoir et qu'on l'imagine plutôt facilement dans le rôle de Colbert que dans celui de Louis XIV. Même lorsqu'il reste quatre ans sans portefeuille, même lorsqu'il doit vaincre, pour parler à la tribune, un tempérament et une éducation qui n'incitent pas à l'exhibitionnisme.

Quand il échoua à l'oral du concours de l'Inspection des Finances, il déclara :

« Puisqu'on ne veut pas de moi, je ne me représenterai pas. »

Mais quand il échoua, en juin 1946, aux élections dans son département, il se représenta en novembre. Il est bien décidé maintenant à être toujours reçu à l'oral.

On sait qu'il fut un enfant heureux parce qu'il l'écrivit en vingt-quatre alexandrins, à quatorze ans, pour la distribution de prix au lycée de Laval où il étudiait sagement, tandis que son père, militaire de carrière, se battait devant Meaux.

Mon enfance n'a pas d'histoire :
elle ressemble
Au clair matin fait de lumière et de douceur.

Ainsi débute le poème. Il paraît qu'aujourd'hui encore, le président du Conseil ne dédaigne pas d'en composer d'autres et il a écrit en anglais un manuscrit de deux cents pages, *Poetical Chicago*, qui doit être encore enfoui sous les ruines de la maison qu'il habitait à Londres.

C'est l'hérédité qui parle. Sa mère, austère vieille dame de 78 ans, qui vit paisible dans la maison familiale de Dinan est l'auteur d'une centaine de chansons. Et vous en connaissez au moins une, celle que chante Suzy Solidor : *Les Filles de Saint-Malo*. L'orchestre Jacques Hélian joue une autre de ses œuvres : *Vrai de vrai*, et elle a publié toujours sous le pseudonyme de Valandre, un recueil de poèmes intitulé *Nous deux*.

Mme Pleven considère que les fonctions de son fils ne lui interdisent nullement de continuer à écrire des chansons d'amour. Elle est aussi tête que lui.

Le colonel Pleven, qui fut après la guerre directeur d'étude à Saint-Cyr, est mort en 1940.

C'est à la Faculté de droit de Paris que René Pleven rencontra Anne Bompard.

— Il était maigre comme un fil, il préparait son doctorat et moi ma licence. Comme nous avons le même âge, vous voyez que ce n'est pas à mon avantage... dit-elle en riant.

Mme Pleven — *M. Pleven*

Ils ont des chapeaux ronds
Vivent les Bretons !

Ils sont mariés depuis vingt-sept ans et pourtant on imagine sans effort la jeune fille qu'elle a dû être. Menue, mince, avec de très beaux yeux clairs, elle a encore des airs d'étudiante et quelque chose d'irréductible, d'ardent. Elle est la fille du fameux magistrat dreyfusard qui demasionna au moment de l' « Affaire », et on la sent aussi ferme, vive, spontanée que son mari est flexible, prudent et tenace.

Elle est bien sympathique, Mme Pleven, et aussi peu que possible « femme de ministre ». Elle semble suivre la carrière de son mari avec un mélange de confiance et de curiosité.

Avant la guerre, elle l'a accompagné avec leurs deux filles dans toutes les villes où sa situation l'appelait. Quand elle a inscrit Nicole au Bryn Mawr College, en Amérique, l'énumération des écoles où la jeune fille avait fait des classes était si longue qu'elle demanda :

— Tu ne pourrais pas en sauter quelques-unes, maman ? J'ai l'air d'avoir été un cancre que l'on a chassé de partout.

René Pleven a plus de deux mille heures de vol. Ses filles ont plus de dix écoles et elles ont réussi pourtant à faire de brillantes études.

Elles sont jolies et elles ont fait toutes les deux des mariages d'amour à 18 ans. Françoise a épousé un aviateur de carrière, fils d'un général. Elle vit aux environs de Paris et occupe exactement de ses quatre enfants. Nicole a épousé un jeune fonctionnaire fils général, ses deux enfants, elle en a adopté un autre et elle en attend un quatrième.

Toute la famille est dynamique, cultivée, éprise de simplicité et nullement impressionnée par la carrière de « M. le Président Pleven », qui voudrait bien avoir le temps de s'amuser davantage avec ses petits-enfants.

Il n'a jamais voulu émigrer du boulevard Beausejour où il habite fort bourgeoisement, à la présidence du Conseil ou il pourrait coucher parmi les Aubussons aux des lambris dorés. Il a d'ailleurs l'air d'un homme qui exige plus de confort à la salle de bains que de luxe au salon. Quand il s'habille le matin, il est tellement absorbé dans ses pensées qu'il enfile automatiquement ses vêtements l'un après l'autre dans un ordre qui est toujours le même.

Et si la cravate n'est pas là où il s'attend à la trouver, il est en panne. Mais la cravate est toujours là, Mme Pleven y veille.

Il a choisi pour chef de cabinet une femme, une femme très remarquable, agrégée ès lettres, qui suit sa fortune politique depuis Alger : Jeanne Sidel. Elle gouverne un peu la France avec beaucoup de maestria. Et ce choix est un hommage à Mme Pleven : les hommes qui font confiance aux femmes pour les postes importants sont toujours ceux dont la femme est de haute qualité. Et la contrainte est également vraie.

Quand René Pleven a regagné l'année dernière, le ministère de la Défense nationale, il disait :

— Le meilleur moyen d'être un jour président du Conseil, c'est de ne pas montrer qu'on en a envie.

Il a probablement suivi ses propres conseils, mais peut-être a-t-il trouvé que cette consécration venait un peu vite et ses cheveux en ont brusquement blanchi.

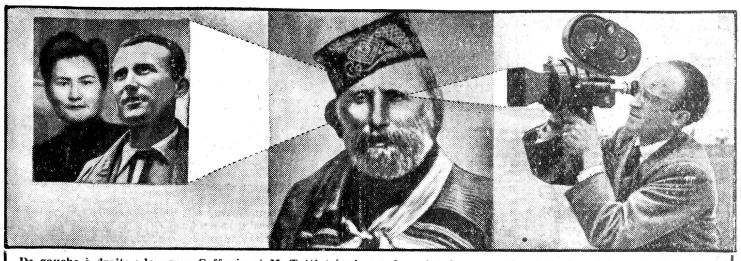
De sa formation, il a gardé le goût du rendement. Une affaire doit faire des bénéfices, un collaborateur doit travailler, un rapport doit être clair, une conversation doit être utile. Il ne se sentait peut-être pas tout à fait prêt pour mener l'affaire « France » après trois expériences ministérielles seulement et quatre ans de vie parlementaire, mais les difficultés l'ont toujours stimulé, et lorsqu'on lui demande pourquoi il aime le pouvoir, il répond, après avoir réfléchi, car il ne parle jamais sans réfléchir :

— Pour la lutte.

Il a une santé de fer, une grande puissance de travail, et une faculté d'intense concentration sur le problème qu'il doit résoudre. Mais il n'est jamais distrait, ne perd rien, n'oublie rien, enregistre tous les faits dont il est témoin, toutes les conversations qu'il saisit et qu'il retient au fond d'une mémoire « de rhinocéros » dit-il.

L'une des première lettres qu'il reçut lorsqu'il devint président du Conseil était signée du gouverneur du Crédit Foncier, M. Deroy, qui lui disait :

« Vous ne vous souvenez peut-être pas qu'en 1924, lorsque vous avez écrivé à l'inspection des Finances, je vous ai écrit : Aucune importance, un jour vous serez ministre des Finances. Vous ne vous souvenez peut-être pas qu'en 1946, lorsque votre mandat de député n'a pas été renouvelé, je vous ai écrit : Dans dix ans vous serez président du Conseil. Je me suis trompé de six ans. Ça ne fait rien, c'est à votre avantage. »



De gauche à droite : la veuve Caffagin et M. Totti (réunis par les soins de nos services techniques), le portrait de Garibaldi et Il signor Botti, photographe officiel du parti.

En Italie, l'œil de Moscou a crevé celui de Garibaldi pour épier des amoureux démocrates-chrétiens

La série de documents que nous publions cidessus risque d'avoir une influence déterminante sur les prochaines élections municipales en Italie. Ils tendent à établir que la veuve Santina Caffagni, un des plus robustes espoirs du parti démocrate chrétien, aurait entretenu de coupables relations avec Ostilio Totti, l'archiviste paléographe de Campogalliano.

Les soupçons du parti communiste à l'endroit de la veuve Santina furent attirés par un certain Cottafavi, huissier de la mairie de Campogalliano. Il affirmait que la veuve Santina et l'archiviste Totti menaient de secrètes amours coupables dans les locaux mêmes de l'édifice municipal. Il donnait, comme preuve de ses dires, un slip féminin de forte pointure, qu'il avait recueilli sur un des divans de la mairie.

Il remit l'objet délictueux à l'adjoint aux Finances, le signor Carnevaldi, qui décida d'en avoir le cœur net. Usant d'un subterfuge perversement machiavélique, il suspendit le slip aux fils mêmes où la veuve Santina venait d'accrocher sa lessive. La veuve Santina, lorsque son linge fut sec, ramassa le slip avec ses autres sous-vêtements. C'était quasiment un aveu, mais l'aveu avait entraîné la disparition du corps du délit.

Le signor Botti, photographe habituel du parti communiste à Modène, fut alors mobilisé et reçut mission d'obtenir une preuve absolument irréfutable. Faisant preuve de cette ingéniosité et de cette sportivité sans scrupule, qui sont la règle d'or des bons photographes, il passa trois jours caché derrière un immense tableau représentant Garibaldi qui ornait le bureau de la veuve Santina. N'ayant d'égard que pour le but poursuivi, il creva sans ménagement un des yeux du grand patriote italien (on l'appelle depuis « l'œil de Moscou »). Par cet orifice, il put suivre le manège de la veuve et de l'archiviste et en fixer sur la pellicule les épisodes les plus saillants.

Il a déclaré :

— J'ai pu les prendre dans des positions différentes, tantôt assis, tantôt debout. Mais le secret professionnel m'interdit de donner de plus amples précisions.

Le troisième jour de son travail, Botti fit tomber (par mégarde) le portrait de Garibaldi et se retira sur la pointe des pieds.

D'abord suspendus de leurs fonctions municipales, la veuve Caffagni et l'archiviste Iotti ont été réintégrés en attendant leur procès qui aura lieu à Modène.

La veuve Santina affirmé que l'histoire a été inventée de toutes pièces par le maire, qui lui faisait la cour, et que d'ailleurs Iotti ne lui plaisait pas du tout.

— Je n'aime pas les hommes à moustaches, dit-elle.

Iotti a fait raser ses moustaches par la suite. Il est d'ailleurs marié légitimement avec une dame de forte corpulence qui se refuse à toute déclaration, mais qui lui a fait clairement entendre que c'est à la maison, désormais, qu'il ferait ses heures supplémentaires.

Mauriac approuve le père de « Caroline Chérie » (qui compare Sartre à Paul Bourget)

JEAN-PAUL SARTRE n'est que le continuateur de Paul Bourget. Tel est le paradoxe que tente de démontrer, non sans habileté, Jacques Laurent, dans la revue *La Table ronde*.

Cet auteur est un spécialiste de la mystification littéraire. Il a déjà soutenu, textes en main, que la comtesse de Ségur était une disciple du marquis de Sade. Jacques Laurent s'est également amusé à se déguiser sous divers pseudonymes pour écrire tour à tour des livres policiers, des études historiques et des romans populaires. En particulier, le mystérieux Cécil Saint-Laurent, auteur de *Caroline chérie* c'est lui.

Jacques Laurent montre, d'une façon trop savante pour être réelle, que Paul (Bourget) et Jean-Paul (Sartre) sont deux romanciers à thèse, bien que se posant l'un et l'autre en adversaires du roman à thèse. Il note aussi qu'ils ont écrit tous deux un livre sur Baudelaire, et signé deux un roman ayant pour titre *Le Sursis*.

Paul et Jean-Paul s'indignent de la licence des mœurs U.S.

Mais la partie la plus drôle (et la plus facile) de ce parallèle est celui où il imagine Paul et Jean-Paul visitant ensemble l'Amérique et échangeant leurs impressions. Les phrases qu'ils sont censés prononcer sont extraites des pages que Bourget (en 1893) et Sartre (en 1945) ont consacrées aux Etats-Unis. Après avoir émis leurs jugements sur des sites semblables sur la chaleur, les ascenseurs, la grandeur de New-York, et les qualités des Américains, Paul et Jean-Paul en viennent aux mœurs. Bourget déclare :

« Vingt siècles ont empêché la race américaine de se développer du côté de la volupté. »

Sartre n'est pas d'accord sur le nombre :

» — Il y a ces mille tabous qui proscrivent l'amour en dehors du mariage », maugrée-t-il.

» Un petit silence, et nos deux voyageurs, baissant la voix, se confient qu'en dépit du puritanisme, il s'en passe tout de même de drôles en Amérique. Jean-Paul se penche vers Paul :

» — Et puis, il y a ces tapis de préservatifs usagés dans les arrière-cours des collèges mixtes.

» Paul regarde autour de lui, mécontent. Personne n'a rien entendu, mais il n'est pas fâché de donner à son compagnon en même temps qu'un tuyau sur les leurs de stupres des jeunes Américains, une leçon de décence verbale :

» — J'ai entendu dire qu'un certain nombre pratique, à Boston, la débauche nocturne.

» De même qu'ils sont venus à bout de la contradiction conformisme-individualisme, ils surmontent l'opposition froideur-débauche. La vérité, pour Sartre, c'est que la luxure se pratique en Amérique dans une inconscience glacée :

Les bien-pensants sont injustes à l'égard de Sartre

» — Il y a tous ces hommes et toutes ces femmes qui boivent avant de faire l'amour pour faiter dans l'ivresse et sans mémoire.

» Et c'est Bourget qui trouve le mot de la fin :

» — Une dépravation chaste. »

Jacques Laurent, ayant montré ainsi la communauté de vues de Sartre et de Bourget, semble marquer une légère préférence pour l'ancien, qu'il trouve plus hardi que notre contemporain. Il pense pourtant que son étude est un acte de justice à l'égard de Sartre comme de Bourget.

« A l'égard de Sartre, parce qu'il est pressant de dessiller les yeux d'un vaste public bien pensant qui s'obstine à tenir ce successeur de Bourget pour un auteur démoniaque. Ce malentendu, qui retarde d'autant le succès de Sartre au Théâtre-Français, la poignée de main du président de la République, et le prix Nobel, prive en même temps d'un écrivain talentueux les rayons d'honnêtes bibliothèques. Car nombre de gens, fidèles à la littérature bourgeoisement, en sont réduits à de piètres sous-produits qui ne demanderaient pas mieux, informés, que d'accueillir l'héritier du grand homme. »

Jacques Laurent a trouvé au moins une personne pour le prendre au sérieux : c'est François Mauriac, qui lui consacre un éditorial du *Figaro*.

Mauriac, qui, on l'ignorait, doit prier *Caroline chérie*, appelle Jacques Laurent « un des meilleurs écrivains de la nouvelle génération ». Le célèbre académicien trouve que « la confrontation (des textes de Bourget et de Sartre) ne laisse pas d'être impressionnante ». Et, donnant son point de vue sur la question soulevée par son jeune confrère, Mauriac ne manque pas d'asséner à Sartre quelques flèches trempées dans un poison qu'il distille aussi naturellement que le pin des Landes sa résine : la rancune. C'est ainsi qu'il écrit :

« Sartre est un philosophe authentique (du moins ai-je la charité (!!!) de le croire... Il paraît que ce n'est pas l'avis de Heidegger)... »

Plus loin, « le petit Sartre » est accusé de venir relayer « le grand Nietzsche » là où il s'est arrêté, c'est-à-dire « à l'extrême-bord de la folie ».

François Mauriac omet de parler du passage de l'étude de Jacques Laurent qui le concerne lui-même directement. Jacques Laurent, qui admire Mauriac, s'est, en effet, efforcé, dans son étude, de tourner en ridicule l'essai plein de sévérité que Sartre consacra jadis aux romans de Mauriac. Le silence même de l'auteur du *Sagouin* laisse penser que c'est là la raison profonde qui l'incite à engager ses lecteurs à lire le brillant paradoxe de Jacques Laurent.

Françoise Giroud : Fin corsage du roi

FRANCE DIMANCHE publiait, il y a quelques semaines, une série d'anagrammes composés par Lucie Delarue-Mardrus.

Un de nos lecteurs, M. A. L..., nous envoie à ce propos toute une série d'anagrammes dont il est l'auteur :

Françoise Giroud : Fin corsage du roi.

Barberousse (le dessinateur qui fait parler les chiens) : Os rue Barbès.

Maurice Chevalier : Cuvée Riche Amiral.

Si Michèle Morgan n'était pas si gentille, je proposerais, écrit notre lecteur : La môme grinche. Quant à Mme Delarue-Mardrus (paix à ses cendres), soupçonnait-elle que son propre nom donne l'anagramme suivant : Ursule la mère du café ?

Le nom de Jean-Paul Sartre est celui qui donne le plus de variantes :

1° Jean (tu parlerais ; 2° Par le juré Satan ; 3° Jeu par la transe ; 4° Pur Satan, je râle.

M. A. L... ajoute en post-scriptum une histoire inédite (dit-il).

Un robuste gaillard se présente dans une quincaillerie :

— Avez-vous une pince universelle.

— Voilà, monsieur. Faut-il vous l'envelopper ?

— Non, merci. C'est pour manger tout de suite.

Hiro-Hito change d'auto en même temps que de camp

MARDI dernier, M. John Foster Dulles, conseiller républicain du président Truman et envoyé extraordinaire en Asie-Orient, prononçait un discours à la Société américano-japonaise de Tokyo, au cours duquel il invitait le Japon à se joindre aux nations occidentales dans la lutte contre le communisme.

Ce même jour, l'empereur Hiro-Hito prenait livraison d'une magnifique voiture américaine dernier modèle.

Cette curieuse coïncidence éveilla l'attention du *Daily Express*, qui ne manqua pas de remarquer que le mikado changeait de voiture en même temps que d'alliance. Du temps de l'alliance anglo-japonaise, Sa Majesté utilisait une Rolls-Royce. Lorsque l'axe Rome-Berlin se prolongea jusqu'à Tokyo, il fit l'acquisition d'une somptueuse Mercédès, et, alors que les Américains se contentaient d'être des occupants, l'empereur se contenta, lui, d'une modeste Ford d'occasion.

Pour Hiro-Hito, le char de l'Etat n'est pas un simple euphémisme.

La semaine prochaine dans **France Dimanche**

Jean MARAIS

par

Jean COCTEAU

NE PLUS PERDRE SES CHEVEUX...
Paraître 10 ANS de moins avec le traitement HAIR TONIFOR, 5° qui guérit : pellicules, chute des cheveux, démangeaisons, duvetsoyeux. REPOUSSE CERTAINE. Effet Naturel. Envoyez ce bon avec 2 timbres à : "HAIR TONIFOR" 5, Place du Palais — NICE (A.M.)
Joindre quelques cheveux : résultat plus probant.

PLUS DE RIDES
Disparition totale garantie.
Résultat à la 1re séance. W.Ag. 19-13.

Etes-vous ambitieux (se) ?
Si vous êtes capable de vous astreindre aux cinq règles suivantes, vous avez des chances de réussir dans la vie.
Il n'agit là d'un petit teste sans prétention qui fut à l'origine de nombreuses et fulgurantes réussites pour ceux qui y prêtèrent attention :
1° Faites exactement 100 pas dans la rue en les comptant sans vous laisser distraire.
2° Relisez deux pages d'un des livres que vous avez le plus aimés.
3° Contraignez-vous à rester absolument silencieux pendant 20 minutes au milieu de vos proches et amis.
4° Faites se retourner quelqu'un en le fixant dans le dos pendant une minute seulement.
5° Lorsque vous aurez accompli ces quatre exercices du volume, envoyez à l'I.P.I. (service A-60), 3, rue Blanche, Paris (9e) pour lui communiquer vos impressions (avec 4 timbres pour frais). Comme récompense, l'I.P.I. vous enverra gracieusement un petit ouvrage qui vous ouvrira de passionnantes perspectives sur les méthodes qui mènent à la réussite et à la domination des hommes.

France Dimanche
100, rue Réaumur, Paris (2e)
C.C.P. 385-73
TARIF DES ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES :
Un an ..... 1.100 fr.
6 mois ..... 580 fr.
3 mois ..... 300 fr.
Changement d'adresse : 50 fr.
Joindre la dernière bande.

ASTHME EMPHYSÈME
vous rendent la vie intolérable. Jugulez leur crise en vous confiant à un médicament sérieux qui, peu à peu, en réduira la fréquence et la violence.
Essayez CALM-ASMINE
Comprimés : Res phar. V 763-P 469

Des Prix sacrifiés dans tous nos rayons :
Chambre à coucher CHÊNE N° D. 6813 du catalogue. 29.325 F
Chambre à coucher CHÊNE N° B. 6822 du catalogue. 36.675 F
Chambre à coucher CHÊNE N° 680. 47.450 F
Chambre à coucher NOYER N° A. 6830 du catalogue. 61.400 F
Chambre à coucher RONCE de NOYER. N° E. 515 du cat. 41.995 F
Chambre à coucher RONCE de NOYER. N° D. 519 du cat. 54.250 F
Chambre à coucher PALISSANDRE. N° 690. 55 500 F
Chambre à coucher LOUPE de NOYER "Décoration" N° 695. 79.500 F
Salle à manger CHÊNE 2 corps. N° C. 523 du cat. 33.375 F
Salle à manger CHÊNE néo-rustique. N° C. 525 du cat. 39.725 F
Salle à manger CHÊNE néo-rustique. N° 685. 52.500 F
Salle à manger CHÊNE rustique N° 695. 53.490 F
Salle à manger RONCE de NOYER. N° C. 528 du cat. 60.750 F
Salle à manger PALISSANDRE. N° 675. 64.750 F
Studio CHÊNE. N° F. 530 du catalogue. Le Cosy : 7.850 F
Les 4 pièces : 32.675 F
Studio RONCE de NOYER vern. N° C. 532 du cat. Le Cosy : 10.090 F
Les 4 pièces : 43.250 F
etc..., etc..., etc...
et les Ensembles sacrifiés 13 Pièces
FACILITÉS DE PAIEMENT - LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE - COMPENSATION DES FRAIS DE VOYAGE
GALERIES BARBÈS
LES GRANDS SPÉCIALISTES DU MEUBLE ET DU TAPIS
55, Boulevard Barbès - PARIS
LILLE — LYON — MARSEILLE — NANCY
NANTES — NICE — TOULON — TOULOUSE
BON POUR UN CATALOGUE GRATUIT d'AMEUBLEMENT BA